



Le Printemps de Bourges – 1977/2005

« Le Printemps de Bourges doit devenir, pour tous ceux qui s'intéressent à la chanson, un lieu de création, d'expression et de confrontation sur la chanson d'aujourd'hui. » Il faut aller feuilleter un vieux document pour retrouver cette phrase. Mais elle n'a pas vieilli.

Elle date de fin 1976, quand l'association Ecoute S'il Pleut argumente son projet de festival auprès de la Maison de la Culture de Bourges. S'il avait fallu écrire cette phrase dix ans plus tard, avec les mêmes intentions, il aurait fallu remplacer « la chanson » par « les musiques populaires ». Trente ans après, aujourd'hui, on écrirait plutôt « musiques actuelles » plutôt que « chanson ». Le fond reste le même : la création, l'expression, la confrontation, bien sûr, mais aussi le mot « aujourd'hui ». Ne pas s'arrêter à une forme, à une mode, à une tendance, mais avancer. Avancer avec l'idée que comprendre l'instant présent est une urgence, tout autant que le savourer – pardon, le kiffer, dit-on maintenant.

Le Printemps de Bourges n'est pas une exception dans le paysage des festivals français seulement parce que c'est un vieux festival – trente éditions, c'est rare ! Non, sa singularité vient de ce qu'il se ressemble toujours en ayant tout changé, de ce qu'il est le même chaque année tout en étant perpétuellement en mouvement.

Tous les ans depuis 1977, une foule vient à Bourges. Quelque soit la manière dont on les appelle – jeunes, gamins, adolescents, voyous, chevelus, rockers, punks, drogués, feignants, bourgeois, marginaux, branchés – on est obligé de voir que les spectateurs du Printemps, pour les deux tiers ou les trois quarts, ont moins de trente ans depuis presque trente ans. Et qu'ils ne sont pas venus que pour la musique. Car, au Printemps, il y a les concerts et les avant-concerts, les concerts et les à-côtés du concert, les concerts et les après-concerts. Et tout cela constitue une culture, une culture populaire profonde, complexe, mouvante, incroyablement vivante.

Ce n'est pas seulement la jeunesse, d'ailleurs, qui importe, dans les intentions du Printemps. C'est... comment dire... le printemps, justement. Tout ce qui est neuf et vert, tout ce qui bourgeonne et fleurit, tout ce qui éclate de promesses comme de couleurs – enfin, vous savez ce qu'est le printemps. On pourrait écrire sur l'affiche, et depuis vingt-neuf ans : « Le Printemps, comme son nom

l'indique ». C'est là que l'on va entendre la musique la plus neuve du moment, la plus pertinente dans son époque, la plus significative, la plus prometteuse... Si on survole la liste des 3229 artistes passés lors des vingt-neuf premiers Printemps de Bourges, on a l'impression d'y voir tout le monde, Léo Ferré et Dominique A, NTM et Juliette Gréco, U2 et Cesaria Evora, Jean-Louis Murat et Jacques Higelin, Têtes Raides et Anne Sylvestre... Un vertige, un océan, une foule, trois décennies de passion musicale. Cette histoire singulière débute – comme souvent les belles entreprises – par la rencontre des bonnes personnes au bon moment. Alors, Le Printemps de Bourges ne commence pas tout à fait en avril 1977, mais l'année précédente, au temps des variétés étouffantes – c'est le bon moment et les bonnes personnes. Parmi eux, Daniel Colling, toujours directeur du Printemps de Bourges.

L'envol d'une idée neuve

POUR UNE AUTRE CHANSON

Etudiant, Daniel Colling fait partie d'une association qui organise des concerts à Nancy – Brassens, Barbara, Catherine Sauvage... Ensuite, il ne sera pas longtemps professeur en lycée technique : il monte à Paris et devient « tourneur », un métier qui, à l'époque en France, tient du tour de force permanent. Il construit des tournées pour Nougaro, Charlebois, Moustaki, Léo Ferré, le Golden Gate Quartet, Baden Powell, mais aussi un festival historique, à Cazals, dans le Lot, en juillet 1975, qui rassemble autour de Malicorne et Alan Stivell le ban et l'arrière-ban de la révolution folk.

Avant même d'être un professionnel des concerts, Colling a rencontré Maurice Frot, qui était alors le régisseur de Léo Ferré. Ecrivain, dessinateur, activiste de la chanson, Frot sait tout faire et connaît tout le monde. En 1976, Daniel Colling et Maurice Frot créent une agence particulière qu'ils nomment Ecoute S'il Pleut, en référence à un ruisseau qui coule dans l'Essonne, où habite Daniel Colling. Ecoute S'il Pleut, installé à Paris, réunit des artistes peu connus du grand public ou à l'écart des grands circuits commerciaux, tels que Font & Val, Dick Annegarn, Michel Bernard, Mouloudji, Jean-Roger Caussimon et déjà Renaud, Jacques Higelin, Bernard Lavilliers et ... Alain Meilland.

Présenté par Maurice Frot à Daniel Colling, ce dernier est aussi un personnage atypique. Chanteur, comédien, animateur, metteur en scène, il a atterri à la Maison de la Culture de Bourges un peu par hasard, après avoir travaillé notamment à la Comédie de Saint-Etienne. En quelques années, il fait de cette Maison de la Culture la seule qui manifeste un réel intérêt pour la chanson. C'est d'autant plus symbolique qu'il s'agit de la première des Maisons de la Culture, inaugurée en personne par André Malraux, le ministre de la Culture du général de Gaulle.

Colling parle à Meilland d'un projet de festival pour lequel il cherche un lieu en province. Alain Meilland, complice du projet, présente son directeur, Jean-Christophe Dechico, à Daniel Colling qui lui soumet une idée encore inédite en France : associer le public et le privé dans le domaine culturel. Banc d'essai fin septembre 1976, pour La Halle en fête : trois jours de concert sous un marché

couvert en plein cœur de Bourges – François Béranger, Jean-Louis Mahjun et Bernard Lavilliers. Trois mille spectateurs au total, une réussite technique remarquable sous la direction de François Carré, le directeur technique de la Maison de la Culture.

Dechico se dit partant pour un autre événement, plus ambitieux, l'année prochaine. Colling propose son festival, un festival comme il n'en existe pas en France. Les festivals pop, rock, chanson ou folk sont la plupart du temps des opérations ponctuelles, organisées par des amateurs bien intentionnés mais souvent dépassés ou par des producteurs de moralité variable qui rêvent d'un « coup » juteux. On rêve de Woodstock ou de l'Ile de Wight sans oser prendre exemple sur Avignon où, depuis presque trente étés, la ville se donne pendant un mois au théâtre. La musique classique, le jazz ou les danses folkloriques connaissent pourtant des expériences festivalières urbaines, avec des structures ou des aménagements provisoires. Mais rien de tel pour la chanson.

Car aucun ministre, aucun maire de grande ville, aucun président de conseil général n'imagine subventionner un festival de musiques populaires en France. Parfois, une municipalité s'offre un « plateau » de vedettes dans le cadre d'une quinzaine commerciale ou paye l'orchestre musette du 14-Juillet. Mais qu'un maire, un ministre ou une Maison de la Culture puisse – avec l'argent des impôts ! – élaborer une politique prenant en compte l'expression culturelle la plus populaire est, jusque là, une idée qui n'a nulle part en France dépassé le stade de l'utopie.

Jean-Christophe Dechico ose une révolution en portant Le Printemps sur les fonds baptismaux : il apporte financements publics, caution administrative et respectabilité culturelle au festival naissant. Car, culturellement, le discours du Printemps est un discours offensif. A peine dix ans après le grand appel d'air de Mai 68, une chape de plomb est retombée sur la chanson française. Tous les médias audiovisuels sont contrôlés plus ou moins directement par l'Etat et ce qu'ils diffusent n'est guère le reflet de la créativité des artistes. C'est la variété à paillettes qui domine de façon écrasante : les Dalida, Sardou, Sheila, Mike Brant, Mireille Mathieu, C. Jérôme, Annie Cordy et consorts sont omniprésents dans les quelques émissions de télévision qui accueillent de la chanson (celles de Guy Lux et de Maritie et Gilbert Carpentier, notamment). Les grands maîtres de la chanson classique, Georges Brassens, Léo Ferré, Jacques Brel, Guy Béart, Charles Trenet, Juliette Gréco ou Nougaro sont encore diffusés, mais uniquement avec la partie de leur répertoire qui ne choque personne.

Une bonne part de la chanson française, dont certains artistes actifs depuis quinze ou vingt ans, est victime d'une censure de fait. Et ce sont ceux-là qui vont constituer le cœur de la programmation du premier Printemps de Bourges, du 6 au 10 avril 1977.

1977 : LE PREMIER PRINTEMPS

Le premier Printemps est construit par l'équipe parisienne de Daniel Colling, secondé pour l'organisation par Jean-Pierre Moreau, qui sera l'indispensable ordonnateur des trois premières éditions du festival. Pour la programmation, Colling est conseillé par deux journalistes, Frank Tenaille et Jacques Vassal, ainsi évidemment que par Alain Meilland et – de manière plus informelle – par

les deux attachées de presse du festival, Béatrice Soulé et Nicole Courtois-Higelin.

Qu'est-ce que ce festival ? Un nouveau souffle, un nouvel esprit, de nouvelles pratiques. Plus tard, on aurait dit « nouveau concept ». Ce que propose Le Printemps de Bourges à ses spectateurs ne s'est encore jamais vu en France, sinon pour une journée ou un week-end çà ou là – et encore, jamais avec une telle ampleur. De 10 heures du matin à 2h30 le lendemain, les concerts, les spectacles, les débats, les films s'enchaînent entre les deux salles de la Maison de la Culture, le grand chapiteau installé sur la place Séraucourt, le théâtre Jacques-Cœur et le cinéma Lux.

En cinq jours, une quarantaine d'artistes et vingt concerts. Il semble que toute une génération de chanteurs soit venue, ou plutôt toute une famille : ceux dont ne veulent pas la télévision et la radio giscardiennes, ceux qui refusent de produire la bouillie aseptisée qui encombre les couvertures des magazines « jeunes » en quadrichromie, ceux qui ne veulent pas être confondus avec les chansonnettes imbéciles des hit-parades.

Gauchistes ? Pas tous. Mais tous militants d'une chanson différente, qu'ils veulent plus vraie, plus courageuse, plus réaliste, plus sincère, plus profonde, plus libre que les variétés pour lesquelles la plupart des médias déroulent le tapis rouge. François Béranger, Jacques Higelin, Dick Annegarn, Bernard Lavilliers, Leny Escudero, Henri Tachan, Catherine Ribeiro, Colette Magny, Font et Val, Julos Beaucarne, Jacques Bertin, Mama Béa Tekielsk, Yvan Dautin, Joël Favreau, l'Haïtienne Toto Bissainthe, les Occitans Joan Pau Verdier et Marti : il y a dans la programmation du premier Printemps toutes les manières de chanter autrement, les chanteurs au drapeau noir et les chanteurs au drapeau rouge, les identitaires et les poètes, les nouveaux troubadours et les chercheurs d'une chanson nouvelle, ceux qui gueulent contre le vieux monde et ceux qui rêvent d'un monde futur, les aigres et les ravis, les nostalgiques et les visionnaires, les trad' et les électriques...

Ils ne se connaissent pas tous, ne sont pas forcément tous suivis par le même public, ont des conceptions parfois à mille lieues les uns des autres, mais Le Printemps, en les rassemblant, révèle ce qu'ils ont en commun.

L'intention est ouvertement d'inviter le public à découvrir de nouveaux artistes en associant des univers tangents mais clairement différents à chaque concert. Ainsi, le premier soir sous le grand chapiteau, le groupe de rock parodique Au Bonheur des Dames est associé à l'exigeant François Béranger – de grands sourires sans arrière-pensée et une des plumes les plus grinçantes de l'époque. Ainsi encore, les très acides Font et Val, qui se produisent quatre fois au théâtre Jacques-Cœur avec leurs sketches et chansons d'une féroce insolence, sont-ils chaque soir précédés par un jeune chanteur différent (Patrick Sinavine, Gilles Elbaz, Claude Besson, Jean Vasca). Et le premier concert du premier Printemps de Bourges, le 10 avril 1977 à 16 heures dans la grande salle de la Maison de la Culture (celle que l'on appelle aujourd'hui La Hune), voit se succéder Jacques-Emile Deschamps, Mama Béa Tekielski et Joan Pau Verdier : un chanteur barbu, romantique et rebelle à la fois, une blueswoman française qui songe à Janis Joplin autant qu'à Edith Piaf, un barde occitan à mi-chemin de Léo Ferré et de Lou Reed. Alain Meilland a rassemblé une petite troupe pour présenter chaque soir une création, *2000 ans de chansons*.

L'équipe du Printemps n'a pas voulu proposer seulement des ruptures. Ainsi a été programmé le plus intemporel des groupes de chanson française, les Frères Jacques, qui, depuis plus de trente ans, savent s'adresser à tous les publics avec la même grâce alerte, le même humour tendre, la même fantaisie intemporelle. Ils sont au programme le dimanche après-midi au Chapiteau précédés d'un plateau de jeunes gens dont la carrière commence, dont Michèle Bernard. Serge Reggiani, lui, est un aîné d'un genre particulier : depuis ses débuts dans la chanson, à quarante ans passés, il y a une dizaine d'années, il séduit autant jeunes que parents. Il chante le dimanche en soirée sous le chapiteau, précédé par Henri Tachan.

Un autre grand nom de la chanson française a été appelé, Charles Trenet. Le vieux maître en humeurs joyeuses a souffert terriblement, dans les années 60 et 70, d'être considéré comme un ancêtre et rangé au rayon des vieilleries par les plus insolents de ses cadets. L'offre du Printemps est stimulante : il chantera sous le grand chapiteau de 4000 places, alors qu'il ne conquiert plus les grandes salles depuis un bon moment. Surtout, son concert sera précédé d'un hommage de la jeune génération : Jacques Higelin, Leny Escudero, Philippe Val, Yvan Dautin et Alain Meilland lui-même vont interpréter ses chansons à leur manière. Quand Trenet monte sur scène, le vendredi 8 avril, le public est déjà chaud, notamment grâce à la performance de Jacques Higelin, emporté par l'élan de son triomphe la veille sous ce même chapiteau. Et, à soixante-quatre ans, il va vivre le premier des grands miracles de Bourges : devant un mélange d'adultes venus voir le héros de leur jeunesse et de jeunes gens curieux et bienveillants, il emporte un triomphe.

Chaque matin à la Maison de la Culture, on projette des images vidéo des concerts de la veille. A l'heure du déjeuner, sous un petit chapiteau, des débats abordent les questions de l'heure : « La chanson et les médias », « L'industrie du disque », « La nouvelle chanson »... Sur la place Séraucourt se sont installés les marchands de sandwiches et de merguez, d'écharpes indiennes et de keffieh authentiques, de tambours africains et de flûtes de Pan.

Les organisateurs ont aussi eu l'idée de permettre à des artistes en quête de renommée de se frotter à un premier public. C'est tout à fait dans l'air du temps mais Daniel Colling et ses acolytes cherchent un nouveau nom de baptême au procédé : ils inventent « scène ouverte », qui va passer très vite dans le langage courant, même si l'équipe du premier Printemps a déposé l'appellation. Les chanteurs s'inscrivent à l'avance et passent chacun une demi-heure. Le public est volontiers turbulent, frondeur, cruel. Ainsi, parmi les débutants qui subissent sifflets et lazzi, Charlelie Couture, qui va souffrir une vingtaine de minutes avant de quitter la scène. Mais il reviendra, programmé officiellement, en 1979, 1982, 1985, 1989 et 1992.

Le premier Printemps est un succès : presque 13 000 billets vendus. Si toutes les salles avaient été remplies à tous les concerts, il aurait pu venir plus du double de spectateurs. Et, même si les organisateurs du Printemps attendaient peut-être un peu plus de public, tout le monde convient que c'est une réussite. La presse locale rapporte une phrase de festivalier : « Pour une fois, les Parisiens ferment leur gueule ». Car Le Printemps est aussi un miracle en

province, un événement culturel d'importance en dehors de Paris. Et Paris est même venu à Bourges pour « couvrir » le festival, avec notamment les émissions phares de France Inter : Claude Villers a consacré les six numéros de la semaine de son émission « Marche ou rêve au Printemps », Jacques Chancel a réalisé sur place la « Radioscopie » de Charles Trenet, José Artur a présenté depuis Bourges son « Pop Club ». Hippié berruyer ou notable berruyer, c'est un premier ferment de fierté, qui finira par compter dans l'enracinement du Printemps dans son terreau local.

Mais, dans l'immédiat, cette première année, les relations entre Le Printemps et les Berruyers ne sont pas vraiment au beau fixe. La presse locale se fait complaisamment l'écho des protestations des riverains, des craintes des commerçants devant l'arrivée de bandes de jeunes. Place Séraucourt comme derrière la Maison de la Culture, les bistrots baissent le rideau pour toute la durée du festival. Il est vrai que Bourges n'est pas une ville souvent célébrée pour son ouverture à l'innovation. Une légende tenace veut même que les élus municipaux aient dit non au chemin de fer au XIXe siècle. C'est une légende mais il est bien avéré historiquement que, au XXe, Bourges a refusé l'implantation d'une Faculté de lettres. « C'est la première France, une France qui a vraiment 2000 ans d'histoire sur son sol », note Daniel Colling, qui a peut-être fait plus souvent que quiconque la route entre Paris et Bourges. Il rappelle volontiers que Clémenceau disait, pendant la Grande Guerre : " le Berrichon est bon soldat : dans sa tranchée, il ne recule jamais ; mais il n'avance pas. "

Dans l'esprit de beaucoup de Berruyers, la naissance du Printemps et le déferlement dans les rues de la ville des hordes de chevelus et de traîne-savates (on les appelle « les Indiens ») est inséparable de l'arrivée d'une municipalité de gauche. En effet, le premier Printemps se tient quelques semaines après l'élection du communiste Jacques Rimbault à la Mairie, le 21 mars. D'ailleurs, c'est le soir même du second tour que les affiches du Printemps avaient commencé à fleurir sur les murs et les panneaux de Bourges, puisque ses organisateurs s'étaient vu demander un peu de discrétion pendant le combat électoral, en cette époque où chaque scrutin suscite un affichage sauvage d'une ampleur inimaginable aujourd'hui. Mais c'est sous le règne de Raymond Boisdé, député-maire giscardien, que s'est décidé et construit Le Printemps.

1978-1981 : CROISSANCE ET CRISES DE CROISSANCE

Daniel Colling et Ecoute S'il Pleut veulent une entreprise qui dure. Et, sur l'affiche du premier Printemps, il y avait bien écrit « n° 1 ». En ce temps où les festivals sont le plus souvent sans lendemain, l'ambition de durer est explicite. Aussi quand, le 12 avril 1978, commence le deuxième Printemps avec, d'emblée, un second chapiteau monté place Séraucourt, il est déjà une exception dans le paysage français. A ce titre, il suscite déjà des commentaires acides : le collectif local Art Autogestion dénonce « un îlot de prestige dans un océan de misère », Gilbert Lafaille qui ouvre le festival (beau succès à la Maison de la Culture) note que « ce festival ressemble trop à une bulle. C'est confortable à l'intérieur, mais attention on peut étouffer ». Et les adversaires locaux du Printemps ne désarment pas... Les commerçants qui ne baissent pas

leur rideau de fer refusent néanmoins de changer leurs habitudes : pas question pour les bistrots, par exemple, de fermer après 22 heures, ce qu'un public festivalier, même assez désargenté, a quelque peine à comprendre.

L'équipe du Printemps se structure, notamment avec l'entrée officielle de Maurice Frot dans son organigramme. L'année précédente, il était tout entier immergé dans l'écriture du *Dernier Mandrin*, biographie du gangster Jean-Baptiste Buisson. Désormais, il occupera un rôle majeur mais difficilement réductible à un seul titre – à la fois facilitateur, coordinateur, co-directeur, plume ou gourou des audaces du festival.

Daniel Colling étant désormais secondé à la programmation par Jacques Erwan, le programme s'est notablement étoffé : quatre-vingt artistes et quarante-cinq concerts en cinq jours, du mercredi 12 au dimanche 16 avril. Il ne s'agit toujours pas de convoquer de grosses vedettes. Les soirées sous le grand chapiteau sont confiées à Alan Stivell, Louise Forestier et Anne Sylvestre, Moustaki et Areski-Fontaine... La programmation du deuxième Printemps n'a peut-être pas les couleurs évidemment militantes de la première édition, mais on reste dans le même monde, à fois rebelle au commerce et inventif. On voit Gabriel Yacoub qui s'affranchit de Malicorne, quelques survivants de la chanson rive gauche (Pia Colombo, Jean-Roger Caussimon), quelques inclassables qui trouvent là un havre amical (Ricet Barrier, France Léa), des parangons de vertu baba cool (Graeme Allwright, qui reviendra encore en 1980 et 1983, et qui partage un chapiteau avec Steve Waring)... Pour la première fois, Le Printemps propose à ses spectateurs une exploration du monde avec le Brésilien Cesarius Alvim, les Catalans Maria Del Mar Bonet et Ramon Muntaner, la chanson franco-kabyle de Djamel Allam, des musiciens traditionnels du nord de la Suède... Mais ces concerts ne sont pas tous des succès, tant s'en faut, à la notable exception de Lluís Llach, symbole de la résistance catalane au franquisme. La greffe de la world music prendra bientôt, mais il est encore un peu tôt...

L'événement du deuxième Printemps ? Sur le coup, seuls les spectateurs du Grand Théâtre de la Maison de la Culture sont au courant : avant que ne monte sur scène Ricet Barrier avec ses chansons à la fantaisie volontiers friponne, ils découvrent Renaud, jeune Parisien qui se produit pour la première sur scène avec des musiciens. Il avait signé un contrat de débutant mais, entretemps, il a publié l'album *Laisse béton* et le métier unanime lui prédit un avenir énorme. Encouragé par ce premier passage à Bourges, qui comptera dans sa carrière, il reviendra au Printemps en 1979, 1984, 1986, 1989, 1996 et 2003.

Claude Nougaro commence cette année-là, mais à l'inverse de Renaud, son histoire avec Le Printemps. C'est l'année de *Locomotive d'or* et il dira plus tard, à propos de ce Printemps 1978 : « Il n'a manqué que les tomates ». Il est vrai qu'il passe sous le chapiteau après une Mama Béa Tekielski à son apogée, qui donne un concert incendiaire. En ces années où la France fait encore son apprentissage rock, il est vaincu par l'électricité. Il reviendra en 1984, 1986, 1989 et 1998.

En revanche, les spectateurs de la petite salle de la Maison de la Culture font un triomphe à Mireille, la vénérable petite dame du « Petit conservatoire », qui avait enchanté le jeune âge de leurs parents.

Sans bouleversement radical, tranquillement, le deuxième Printemps est parvenu à doubler sa fréquentation par rapport à la première édition, avec 25 000 spectateurs payants. Sourire général : s'il n'avait pas plu et même neigé pendant tout le festival, on aurait sans doute fait encore mieux. Et la première expérience de vente de billets par correspondance est un succès encourageant.

Avec le troisième Printemps, du 12 au 18 avril 1979, la progression est carrément un changement d'échelle : sept jours, trois chapiteaux de 5 000, 3 000 et 1000 places, soixante spectacles, cent artistes, un budget qui passe de 750 000 à 1 300 000 de francs.

Le festival pratique déjà le jeu des programmations audacieuses, des confrontations de public, des apparentements terribles. Le samedi 14 avril, un concert va entrer dans la légende du Printemps : Renaud chante en première partie devant les 5 000 spectateurs du Grand Chapiteau, pour son deuxième festival consécutif. Peu de radios échappent à ses tableaux gouailleurs de banlieue, à son argot qui passe soudain dans le langage quotidien de millions de Français – il est en train de devenir une star. Public enthousiaste mais par nature turbulent, qui ressemble – ou veut ressembler – aux personnages des chansons aimées. A Renaud succède sur scène Alain Souchon, dans son costume blanc et quelques mois avant son premier triomphe à l'Olympia. Dans la salle, les blousons de cuir hurlent « laisse béton ! » ou scandent « Renaud ! Renaud ! » Tant pis pour cette fois, Souchon connaîtra d'autres gloires à Bourges (1987, 1995 et 2000).

Au programme, un inventaire à la Prévert, pléthorique et bigarré, comme on va prendre l'habitude de les détailler à Bourges : un concert au Grand Théâtre avec Hubert-Félix Thiéfaine, Charlelie Couture et David McNeil, un autre avec Armande Altaï et Anna Prucnal, et puis Glenmor, Téléphone, Magma, Dan Ar Braz, Albert Marcœur, Paco Ibanez, Isabelle Mayereau, Jacques Serisier, les Frères Balfa de Louisiane, Malicorne partageant le chapiteau avec Guy Béart...

On voit même Alain Meilland sur scène avec Paul Castanier, le légendaire pianiste de Léo Ferré. Mais les relations avec la Maison de la Culture ne sont peut-être pas aussi sereines que les deux années précédentes : quelques crédits spéciaux ont été refusés pour la réalisation de programmations de musiques lointaines, Jean-Christophe Dechico est en voyage au moment du Printemps...

A l'heure des bilans, les sourires se mêlent aux grimaces : gros succès avec 40 000 spectateurs mais 450 000 francs de déficit. La première crise « politique » de l'histoire du Printemps va commencer.

Les adversaires berruyers du Printemps n'ont pas désarmé et font toujours le siège des élus locaux. Et, à la Maison de la Culture, on s'inquiète des conséquences possibles de ce déficit sur les comptes : 450 000 francs, c'est 10% de son budget annuel. La logique des « cultureux », qui gèrent toute l'année une institution généraliste, s'oppose à celle des « Parisiens » qui tendent toutes leurs énergies vers ce rendez-vous de quelques jours pendant les vacances de Pâques.

Le conseil d'administration de la Maison de la Culture vote alors la tenue du 4^e Printemps en 1981 seulement. Cette décision de transformer le festival en biennale sonne comme une condamnation à mort. Une pétition circule parmi les artistes, que signent Brassens, Montand, Reggiani, Devos, Renaud... Il est vrai que la chanson française est inquiète devant l'invasion anglo-saxonne : pour la première fois de son histoire, la balance importations-exportations de la Sacem est déficitaire. Le maire de Bourges essaie de convaincre le ministre de la Culture, Jean-Philippe Lecat, de mettre la main au pot et recueille seulement quelques promesses, mais des promesses utiles. Tout le monde négocie interminablement dans la coulisse et, finalement, c'est le 29 novembre qu'une dernière réunion du conseil d'administration de la Maison de la Culture scelle le destin du Printemps : la quatrième édition du festival aura bien lieu en 1980. Mais elle sera meurtrière : les tensions entre l'équipe d'Ecoute s'il Pleut et la direction de la Maison de la Culture s'enveniment au point que Jean-Christophe Dechico démissionnera quelques mois après le 4^e Printemps au cours duquel Guy Bedos l'a violemment pris à parti au cours de son spectacle. Le festival a été beau, pourtant : 100 artistes et 50 spectacles en neuf jours, du 5 au 13 avril 1980. Ouverture avec un co-récital de Maxime Le Forestier et Graeme Allwright au profit de l'association Partage avec les enfants du monde, quelques grands de la chanson classique (Mouloudji, Francis Lemarque, Catherine Sauvage, Henri Tachan), le dernier passage de Leny Escudero, le retour de Catherine Ribeiro, l'unique venue de Nino Ferrer, le deuxième et non moins spectaculaire des neuf passages de Jacques Higelin, le premier passage – très discret – de Francis Lalanne (il reviendra en 1982, 1983 et 1985), une belle sélection de musiques du monde (Atahualpa Ypanqui, Idir, Angélique Ionatos, Tania Maria, Ben Zimet, Jacinta)... Une belle année, mais très raisonnable, puisqu'il fallait maintenir le déficit en deçà de 400 000 francs, et donc sacrifier les grosses têtes d'affiches pour maintenir un menu abondant. Peut-être est-ce aussi pour cela que le Printemps se tourne un peu plus vers une scène montante, dont le militantisme musical et la passion maintiennent les cachets au plancher : le rock français. Car, pour la première fois, il prend vraiment beaucoup de place au Printemps, avec Trust, Starshooter, Bijou, Marquis de Sade, Alain Bashung (qui reviendra en 1985, 1987, 1995 et 2004)...

Le Printemps 1981 voit les cordons de la bourse se desserrer un peu. Le cap des 50 000 spectateurs est atteint. Bernard Lavilliers, Julien Clerc, Robert Charlebois, Murray Head, Jean-Patrick Capdevielle ont rempli le chapiteau. Georges Moustaki, Marie-Paule Belle, Jean Guidoni, Jo Lemaire, Edith Nylon, Hubert-Félix Thiéfaine, Jean-Claude Vannier, notamment, ont marqué ce 5^e Printemps.

L'ambiance est meilleure, aussi : pour la première fois, le buraliste de la place Séraucourt n'a pas fermé boutique pendant Le Printemps. Il se plaint aux journalistes de consommations impayées et continue de penser que ce serait mieux de supprimer ce festival. Mais le front du refus s'est largement lézardé : rue Moyenne, la semaine commerciale correspond aux dates du Printemps et les haut-parleurs ne diffusent pas seulement la variété honnie par les festivaliers – bien au contraire... Et si la presse locale commente avec ironie les bastons entre rockers et babas cool, c'est parce que l'organisation du Printemps a dû faire appel à la police.

Autre signe de l'ouverture progressive de Bourges à son festival, la cathédrale est pour la première fois ouverte aux concerts, avec la *Missa Criola*, le Golden Gate Quartet, l'ensemble vocal Guillaume Dufay, un chœur arménien. Une programmation pour les bourgeois de Bourges, ironise la presse...

Les sommets et la chute

1982 : L'ETAT ENTRE EN SCENE

Le dimanche 12 avril 1981, après le concert de Jean-Patrick Capdevielle qui clôt le 5^e Printemps, le grand chapiteau reste en place sur la place Séraucourt. C'est que, le lendemain, il va être utilisé par un artiste d'un tout autre genre : ce lundi d'après-festival, vient à Bourges le candidat du Parti socialiste à l'élection présidentielle, François Mitterrand. Une nouvelle époque commence pour Le Printemps de Bourges.

Personne ne prévoit encore quel sera le bouleversement des « années Lang » pour la culture en France. Mais dans le monde des musiques populaires – comme dans d'autres secteurs au même moment –, on sent bien que l'on arrive au bout d'un cycle, ou plutôt à l'aube d'un temps nouveau. Le ressassement des variétés est allé jusqu'à l'écoeurement, des carrières entières se sont construites à l'écart des médias, des formes musicales vivent dans une marginalité décourageante, l'ampleur et la qualité de l'équipement de la France en salles de concerts est indigne de la richesse du pays et de son développement dans le domaine du cinéma ou du théâtre, la diffusion et la distribution du disque posent problème...

Les frayeurs récurrentes quant à la disparition du Printemps ont obligé les uns et les autres à prendre position et à se déterminer par rapport au festival. Lorsque Jack Lang arrive au ministère de la Culture, après le 10-Mai, Bourges occupe déjà une position centrale dans le paysage des musiques populaires. Un indice : contrairement à ce que croient les contempteurs d'un festival « show biz », Bourges est plutôt ladre en ce qui concerne les cachets. Si des sacrifices sont consentis, c'est le plus souvent par les artistes et leurs agents. Et même si, de temps à autre, et en général pour des têtes d'affiche anglo-saxonnes, on verra monter les cachets, Le Printemps prend dès ce moment l'habitude de négocier au plus juste. Ainsi, Julien Clerc est un des premiers, en 1981, à reconnaître qu'il a accepté un rabais conséquent pour que sa tournée fasse étape à Bourges. Et, en 1985, Le Printemps fera connaître publiquement la demande financière de Téléphone pour expliquer son absence de la programmation finale. Lorsque la France commencera à se couvrir de festivals, beaucoup d'organisateur concevront quelque amertume qu'il y ait, de manière officieuse mais assez systématique, un « tarif Bourges » justifié par le rayonnement incomparable du Printemps auprès des professionnels et de la presse. Et que ce « tarif Bourges », justement, ne s'applique qu'à Bourges.

Dans l'immédiat, le ministre de la Culture a changé la donne financière : pour le 6^e Printemps, la subvention directe de l'Etat équivaut à celle de la ville de Bourges, 300 000 francs. Et le ciel s'éclaircit : le directeur de la musique,

Maurice Fleuret, vient visiter Le Printemps, ce qui est déjà une consécration. Le ministère de la Culture a créé en France quatre centres régionaux de la chanson et celui de Bourges, dirigé par Alain Meilland, s'installe dans ce qui deviendra plus tard la salle Germinal... On annonce que le nouveau Palais des congrès de Bourges sera disponible en 1983, et évidemment ouvert aux concerts du Printemps. Et Le Printemps sera désormais indépendant de la Maison de la Culture. D'ailleurs, il en a débauché le directeur technique, François Carré, complice de Colling depuis les concerts sous la Halle en 1976. Charles Robillard, administrateur de la Maison de la Culture jusqu'en 1982, œuvre depuis pour Le Printemps de Bourges en tant qu'administrateur dans un premier temps puis dans la recherche de sponsors à travers sa société Argos créée en 1986. Tina Poulizac, quant à elle, quittera la Maison de la Culture en 1991 pour Le Printemps, jouera un rôle important à Bourges concernant les relations publiques, fera vivre le fameux réseau de Correspondants, et ces dernières années coordonnera « Le Printemps dans la ville ».

Aussi, rien d'étonnant à ce que, dans ces conditions, le 6^e Printemps rassemble peut-être la plus exceptionnelle programmation de chanson de tous les temps : Léo Ferré, Yves Montand, Gilles Vigneault, Francis Cabrel, Michel Jonasz, Anne Sylvestre, François Béranger, Jacques Debronckart, Yves Duteil, CharElie Couture, Colette Magny, Maurice Fanon, Francis Lalanne, Fabienne Thibeault, Pauline Julien, Jacques Bertin, Môrrice Bénin, Daniel Lavoie, Tom Novembre, Julos Beaucarne, Lucid Beausonge... Entre les légendes et les nouvelles stars, les nouvelles esthétiques et la génération des années 70, ce Printemps-là confirme absolument son sous-titre de « festival chansons », qu'il va porter quelques années encore.

Ferré chante pendant trois heures, lâchant parfois le micro pour se lancer à cappella sous le chapiteau où il met en garde 3 000 jeunes contre le Pouvoir « d'où qu'il vienne ». Montand, quant à lui, a lancé la polémique en disant que le rock français ressemble à des films américains de série B mal sous-titrés. Et il fait venir de Paris un camion de chaises, parce que celles du Printemps ne sont pas assez confortables... Mais la chronique du Printemps retiendra peut-être plus l'abracadabrant concert de Francis Lalanne, qui est toujours sur scène, sous le chapiteau, à cinq heures du matin. La direction du Printemps doit présenter ses excuses aux riverains...

Mais 1982 est aussi l'année de l'arrivée du rock à Bourges. L'événement a lieu le samedi 10 avril, sous le chapiteau : d'abord Orchestre Rouge, un des quelques groupes français qui tiennent sans honte la comparaison avec les Anglo-saxons, puis la sophistication lettrée de Durutti Column et enfin The Cure.

Ce n'est certes pas la première fois que l'on entend des guitares électriques au Printemps. Mais avec The Cure, qui vient de publier le fondateur album *Pornography*, c'est l'irruption à Bourges de l'actualité rock dans ses couleurs les plus fortes, les plus parlantes – les plus « sociétales », pour employer un mot de l'époque.

C'est Bernard Batzen qui amène The Cure à Bourges. Disquaire dans une structure associative à Bordeaux, il a été dès 1977, le responsable des stands de la place Séraucourt.. Il a rejoint l'équipe de programmation du Printemps en

1981 et, pendant presque vingt ans, il va présider au virage rock du festival – une de ses grandes aventures des années 80.

1983-1984 : GROS ROCK ET PETITES DECOUVERTES

En ce début des années 80, on ne peut s'empêcher de remarquer, rétrospectivement, que le premier Printemps est resté totalement indifférent au vacarme de la déferlante punk qui révolutionnait la Grande-Bretagne et bientôt toute l'Europe. En 1977 à Bourges, il n'y a guère que Jacques Higelin, Mama Béa Tekielski et Au Bonheur des Dames qui puissent se réclamer du rock.

Après l'expérience The Cure en 1982, le virage rock du Printemps, sans être encore massif, témoigne d'un certain flair : l'année suivante, en 1983, U2 est programmé sous le chapiteau pour le premier dimanche du festival. Mais, entre la signature du contrat et le festival, l'album *War* est sorti et le groupe est en plein décollage vers une popularité énorme – timing parfait. Ce qu'on pourrait appeler le « théorème du Printemps de Bourges » se vérifie une fois de plus : le festival fait la gloire des artistes qui font sa gloire.

Peu à peu, outre ses couleurs françaises, le Printemps se met à parler anglais couramment, pioche dans toutes les esthétiques rock, à la fois à la recherche de grands noms fédérateurs (déjà, Murray Head en 1981) et avec le souci d'être toujours « branché », « câblé » ou « pointu », selon les époques et la manière dont le même souci est diversement désigné : Dexy's Midnight Runners en 1983, Echo & the Bunnymen sous le chapiteau en 1984, The Stranglers, Murray Head, Paul Young et Cocteau Twins en 1985, Talk Talk et Level 42 en 1986, The Communards en 1987, Midnight Oil en 1988 – des maîtres et des gloires volatiles, des révolutionnaires et des commerçants. D'ailleurs, la mention « festival chansons » a figuré pour la dernière fois sur l'affiche du Printemps en 1983. En 1984, elle est remplacée par « chanson, rock, musiques ».

Les années 80 voient une mutation de toute l'industrie des musiques populaires. A cause des dépenses de promotion (avec le vidéo-clip, notamment) et du progrès des techniques de prise de son, le coût des albums a largement augmenté : il faut maintenant au moins 40 000 ventes pour amortir les 300 ou 400 000 F que coûte un 33 tours. Après des années 70 qui avaient vu le monde du disque s'émietter, les entreprises doivent désormais être plus puissantes : il s'agit de toucher une génération chérie par les médias, et dont les éventuelles révoltes connaissent une transcription commerciale immédiate, ce qui n'était pas arrivé depuis les yéyés et la toute-puissance de « Salut les copains ». Le vidéo-clip est devenu un vecteur culturel et identitaire majeur pour cette génération, une bonne partie du paysage – même récent – des variétés à paillettes s'est trouvée ringardisée par l'explosion des radios FM, les nouvelles sonorités synthétiques s'imposent dans les tous genres, les musiques de danse emmêlent avec furie des rythmes pop, funk, disco, reggae ou ethniques...

Comme au début des années 60, la jeunesse consomme à toute allure des vedettes à l'ascension fulgurante qui vont, après un ou deux albums, trouver leur place au Printemps : Indochine (1983 et 1986), Lili Drop (1983), Stephan

Eicher (1984 et 1986), Etienne Daho (1985), Nilda Fernandez (1985), Catherine Lara (1983 et 1986), Bill Baxter (1983 et 1986), William Sheller (1984 et 1987), sans oublier les nouveaux poids lourds du métier, adoués par cette génération après quelques disques sans tube, comme Daniel Balavoine (1984) ou Alain Bashung (1980, 1985, 1987, puis 1995 et 2004).

La puissance du Printemps n'est pas seulement d'aligner de grandes vedettes dans de grandes salles. De la même manière que Le Printemps de 1977 voulait exposer des artistes tenus à l'écart des grands médias, il invitait aussi le public à l'ouverture, à l'audace, en lui présentant des artistes nouveaux. C'est pourquoi a été inventé le principe des scènes ouvertes. Par ailleurs, le nombre de journalistes et de professionnels qui font le voyage de Bourges n'a cessé d'augmenter et Le Printemps est devenu la meilleure vitrine possible pour les artistes qui prennent leur envol. Outre le plaisir de se frotter à un public aussi exigeant qu'il peut être enthousiaste, jouer ici ouvre des opportunités sans égales. Au deuxième Printemps, le quatuor de musiciens comiques Tchouk Tchouk Nougâh s'installe dans un coin du hall de la Maison de la Culture. L'année suivante, ils font partie de la programmation officielle. Mais dès 1978, également, les demandes de passage sur les scènes ouvertes excèdent leur capacité d'accueil et il faut mettre en place un processus de sélection. En 1981, il y a 233 candidats pour cinq fois moins de « créneaux » d'une demi-heure en neuf jours... La tradition des scènes ouvertes, où les groupes jouent de manière presque anonyme devant les badauds, va perdurer.

D'ailleurs, en 1997, le chanteur des Voleurs de Poules, qui viennent de se séparer, présente ainsi ses premières chansons en solo : il s'appelle Stéphane Sanseverino.

Peu à peu, donc, l'idée germe de « flécher » ce parcours pour les spectateurs, de labelliser clairement les propositions de découverte que lui fait l'équipe du festival. En 1983, Maurice Frot et Bernard Batzen programment les premiers Tremplins du Printemps, une poignée d'artistes dont Michel Arbatz et Café Noir. La programmation proposera des Tremplins jusqu'en 1988, avec notamment la Mano Negra, Gamine, Les Innocents, Jad Wio, Vincent Absil...

Mais Le Printemps est confronté au fleuve des nouveaux artistes : les programmeurs écoutent des centaines, puis des milliers de cassettes envoyées au Printemps. Daniel Colling et Maurice Frot ont l'idée de faire appel à des amis pour sélectionner des artistes non seulement sur leurs chansons mais aussi sur leurs performances scéniques. Et ils seront présentés au Printemps à partir de 1985 dans une « case » spéciale de la programmation. L'année suivante, cette sélection prendra le nom de Découvertes et commencera une histoire d'audace et de perspicacité unique en France.

L'idée est de partager le pays en zones géographiques. La première année de Réseau Printemps, en 1985, il n'y a encore que trois régions : Midi-Pyrénées envoie Bernardo Sandoval, Rhône-Alpes envoie l'Affaire Louis Trio et Centre envoie Import-Export. Peu à peu, ce maillage plus ou moins informel de professionnels associés deviendra plus dense, plus rationnel : ce sera Réseau Printemps, qui sélectionne et accompagne les artistes et groupes qui se présenteront aux Découvertes pendant le festival. Réseau Printemps veille à ce

qu'ils aient une expérience minimale de la scène, qu'ils soient équipés matériellement et humainement pour faire face aux enjeux parfois cruels de l'exercice. D'abord piloté par Maurice Frot, le Réseau sera ensuite sous la direction de Michel Grèzes, de Mustapha Terki puis, aujourd'hui, de Marcelle Galinari. Le plus curieux de sa déjà longue histoire est que jamais un autre réseau de repérage et de reconnaissance des artistes en émergence ne sera constitué : Réseau Printemps est, aujourd'hui encore, un cas unique en France. Mais il faudra attendre l'aube du XXI^e siècle pour que les Découvertes deviennent une compétition. Pendant presque vingt ans, il s'agira seulement d'une série de courts concerts enchaînés sur deux ou trois scènes, souvent présentés gratuitement au public et à un horaire très décalé par rapport aux autres concerts. La course des professionnels vers la Maison de la Culture, à midi pile, devient un rite concurrent du déjeuner dans les bonnes tables berruyères.

Dès les premières années, la moisson des Découvertes est impressionnante : Chanson Plus Bifluorée, Philippe Forcioli, Les Innocents, Hot Pants, Gamine, Les Infidèles, Pascal Mathieu, Christian Paccoud, Baroque Bordello et Fabienne Pralon en 1986, Benat Achiary, Charles de Goal, Joyet & Roll Mops, Mouron, Philippe Tasquin, Raft, Double Nelson, The Young Gods et Incroyable Jungle Beat en 1987, Véronique Pestel, Serge Utgé-Royo, Zaniboni, Corman et Tuscadu, Jo Butagaz et ses Brûleurs, Road Runners, Victor Racoin et Christine Lidon en 1988...

En 1989, c'est 2 350 cassettes qui seront écoutées pour sélectionner 66 groupes et artistes dans les Découvertes. Festival dans le festival, le « tremplin » le plus important de France permet de lancer un nom, fut-il éphémère, mais aussi de confirmer un « buzz » qui remplit les salles de professionnels impatientes. Certaines campagnes de publicité dans les allées du Printemps entrent d'ailleurs dans la légende : en 1989, toutes les toilettes publiques de Bourges (et surtout au « village pro ») sont couvertes d'autocollants d'Elmer Food Beat (Pays-de-la-Loire) : « Elmer vous souhaite un bon pipi », « Elmer vous souhaite un bon caca » ; en 1993, les affiches « J'entends Rien » et « Rien en concert » attirent tous les professionnels au concert de l'éphémère sensation Rien, groupe venu de Rhône-Alpes...

Des prestations sont immédiatement suivies de propositions de contrat, d'autres dégonflent brutalement des réputations dont le métier bruisse depuis des semaines. Et, avec régularité, les Découvertes présentent des artistes à l'aube d'une grande carrière : Têtes Raides (1989), Zebda et Regg'Lyss (1990), Zap Mama (1991), Sawt El Atlas (1993), Faudel (1996), Madeleine Peyroux, Paris Combo et Lhasa (1997), Bams (1999), Jeanne Cherhal, Orly Chap et Prohom (2001), Nosfell (2004), Anaïs (2005) passeront ainsi victorieusement l'épreuve des Découvertes. A l'aube du nouveau siècle, Réseau Printemps s'associe à la Fnac pour maîtriser le fleuve chaque année plus impétueux des milliers de groupes en quête d'une place aux Découvertes : 3 400 candidats pour trente-deux sélectionnés en 2005.

1985-1986 : « DE » BOURGES OU « A » BOURGES ?

Dans ces années 80 qui voient une mutation complète des publics et de leur consommation musicale, chaque année voit Le Printemps proposer des événements singuliers, parfois dans des esthétiques outrageusement différentes : Miles Davis sous le chapiteau et une conférence de Marguerite Yourcenar sur le gospel en 1983, la même année qu'un « concert-échange » de Julien Clerc improvisé après son concert " normal ", quatre jours d'hommage à William Burroughs en 1984, l'année des duos en 1985 avec Eddy Mitchell et Johnny Hallyday, Francis Lalanne et le danseur Patrick Dupont, Michel Jonasz et Joao Bosco...

Alors que le marché du disque est en crise (les ventes de 33 tours ont diminué de 40% en cinq ans), Bourges poursuit son ascension, notamment en utilisant pour son édition de 1985 le plus grand chapiteau d'Europe, le Stadium : 6 000 places assises, 10 000 debout, 100 mètres de long sur 60 de large et la hauteur d'un immeuble de cinq étages. Pour la première fois aussi, il n'y a plus de bénévole dans l'organisation, qui annonce employer 350 salariés pendant le festival. Le réseau des agences Nouvelles Frontières a été mobilisé pour les ventes de billets qui, pour la première fois dans l'histoire des festivals en France, est informatisée.

Le Printemps est puissant, florissant : 10 millions de francs de budget, dont 7 millions d'autofinancement, la moitié du solde étant à la charge de l'Etat. Alors que Daniel Colling note que François Béranger et Maxime Le Forestier ne peuvent plus attirer les mêmes foules qu'il y a quelques années, un double récital de Johnny Hallyday et Eddy Mitchell est programmé deux soirs de suite au Stadium – une révolution idéologique, notent quelques vieux compagnons de route du Printemps.

Pourtant, Le Printemps reste un des lieux les plus accueillants pour la chanson que l'on commence à appeler « classique », même si elle trouve parfois une part majeure de ses sources dans le temps des révoltes des années 60-70. Léo Ferré reviendra en 1985. Et seront « révélés » au Printemps, notamment, Allain Leprest (1985, 1986 et 1998), Castelhémis (1979, 1984 et 1986), Philippe Forcioli (1986, 1987 et 1994), Michel Arbatz (1983, 1984, 1991 et 1993), Christian Camerlynck (1984 et 1985), France Léa (1978, 1980, 1984 et 1989), Jacques Haurogné (1985, 1986 et 1988)...

Lors de la conférence de presse de clôture du 9^e Printemps en avril 85, Daniel Colling explique clairement que le festival 1986 pourrait bien ne pas avoir lieu à Bourges. Depuis sa création, l'existence du Printemps est chaque année menacée. Il faut négocier et renégocier toutes les subventions, et d'autant plus âprement que la situation politique n'est pas innocente : ville de gauche, Bourges n'est pas forcément prioritaire pour un conseil général et un conseil régional de droite.

A ce moment-là, le festival assume lui-même 70% de son budget. Et pour les 30% provenant de subventions, seule la ville de Bourges échappe au ressentiment du directeur : l'effort de l'Etat n'a guère suivi l'envolée du budget, le département se contente du minimum et la région Centre ne donne rien.

Ce n'est pas un coup de bluff : Daniel Colling est allé jusqu'à la rédaction d'un nouveau contrat avec la ville de Montpellier. Son maire, Georges Frêche, assure qu'il préférerait que Bourges conserve son festival mais que si les collectivités territoriales concernées ne font pas l'effort demandé, il sera ravi d'accueillir Le Printemps. Et la presse brode à l'infini sur l'identité réelle du festival : Printemps *de* Bourges ou Printemps *à* Bourges ?

Pour la ville, l'annonce d'un possible départ est un électrochoc. Jacques Rimbault, le maire de Bourges, dont l'attachement à titre personnel au festival ne s'est jamais démenti, organise une campagne d'affichettes, de cartes postales et d'autocollants : « Vive le 10^e Printemps de Bourges à Bourges en 86 ». La Chambre de commerce s'inquiète, l'opposition municipale fait pression sur sa famille politique aux conseils général et régional. Jean-François Deniau, président du conseil général du Cher, critique ouvertement le conseil régional, qui avait voté une subvention presque symbolique de 70 000 francs... et ne l'a jamais versée au Printemps.

En juin, premier accord : la région et le département soutiennent la mairie pour absorber le déficit 1985. Et en juillet le budget 1986 est dessiné : 1 500 000 francs de l'Etat, 450 000 francs de la région, 375 000 francs du département et 675 000 francs de la ville de Bourges. La structure juridique est clarifiée : une SARL sans but lucratif est créée, gérée par Daniel Colling.

Structurellement, l'essentiel est en place... jusqu'à aujourd'hui. Le trépied des collectivités territoriales, ville de Bourges, département du Cher et région Centre, d'une part, et l'Etat, d'autre part. Chacun a compris son rôle et ses intérêts et, comme le dit Daniel Colling, « nous n'avons plus jamais parlé de politique depuis ». L'arrangement de 1985 va apparaître comme un modèle pour nombre de manifestations culturelles en France (en particulier Les Francfolies naissantes) : les collectivités territoriales investissent en fonction de l'importance de l'événement pour le tissu économique et social local, le ministère de la Culture insiste sur l'esprit et les contours de la feuille de route artistique, la direction du festival travaille sur sa programmation en complète liberté artistique mais dans des limites budgétaires clairement fixées.

La première édition bâtie sur ces bases s'annonce grandiose : le budget du 10^e Printemps de Bourges atteint les 13,5 millions de francs. TF1 et la Caisse nationale de Prévoyance sont les plus gros partenaires privés du festival. On attend 125 000 spectateurs, dix fois plus qu'en 1977.

1986-1989 : LES DANGERS DU GIGANTISME

La croissance du Printemps est constante, dans toutes les directions. Plusieurs cycles de spectacles viennent élargir l'offre du Printemps, autour de son noyau chanson-rock-world. Les concerts classiques dirigés par Jean-Claude Malgoire et Bernard Soustrot à la Cathédrale en 1986 sont d'énormes succès, inaugurant la programmation classique de Jean-Pierre Le Pavec, qui installe définitivement Le Printemps dans l'estime des élites berruyères.

L'humour a été présent dès le premier Printemps, avec Font & Val évidemment, puis trois fois dans les années 80 avec Guy Bedos – des fleurons

de l'agence Ecoute S'il Pleut. Le festival compte aussi, à partir de 1985, sur le flair de Jimmy Levy, qui programme les sensations les plus marquantes du moment au théâtre Jacques-Cœur. On voit ainsi Marianne Sergent à son sommet en 1985, la folie furieuse de Jango Edwards en 1985 et 1987.

Bourges dessine, là aussi, l'évolution d'un art, de Jacques Villeret et Roland Magdane à Michel Lagueyrie et Gustave Parking, puis Pierre Palmade et Muriel Robin, puis Eric & Ramzy et Gad Elmaleh...ainsi qu'un Jamel « jeté » par le public en 1998, entre deux concerts, qui revient en star deux ans plus tard, puis encore en 2004...

Ce sont aussi des comiques qui donnent les meilleurs souvenirs de conférences de presse parisiennes de présentation du Printemps, comme Pierre Desproges qui en 1987 au Balajo – et « *en l'absence de Coluche qui a été retenu par un cercueil* », dit-il – se livre à un ahurissant jeu de massacre du show business, ou Yolande Moreau en 1994 au Cirque d'Hiver, neuf ans après son propre triomphe à Bourges.

Les premières années, aussi, on a vu quelques spectacles pour enfants (Imbert et Moreau, Steve Waring), qui deviendront un cycle à part entière, Maximômes, à partir de 1986, sous la direction d'Anne-Marie Gazzini, qui fait venir à Bourges les artistes les plus novateurs du secteur, qui imposent peu à peu une exigence de créativité à un secteur longtemps dominé par le nunuche... On voit ainsi Henri Dès triompher dès 1989.

Sous la direction de Marcelle Galinari, à partir de 1985, le cycle Musiciens de minuit donne une couleur jazz aux fins de soirée du Printemps : Louis Sclavis, Boulou et Elios Ferré, Henri Texier...

Le cycle des Hors Jeu propose d'échapper au rite du concert en salle : Bruno Coulais y présente une création autour de la musique de Charles Ives et le Gavin Bryars Ensemble joue *The Sinking of the Titanic* dans une exposition d'œuvres de Christian Boltanski en 1990, Générrik Vapeur envahit les rues de Bourges en 1991... L'expérience du « hors musique » sera prolongée par exemple en 1993 avec une abondante programmation de conteurs.

Pendant ce temps, le cœur du festival prend de l'ampleur. Le Pavillon ouvre en 1987, offrant 4 000 places de plus au festival, alors que le premier service télématique de réservations est créé, les mesures d'audiences révèlent – ou confirment – que 80% des spectateurs ont entre 15 et 25 ans. *Le Figaro* s'interroge, en 1987, alors que l'affiche du Printemps annonce la venue de 1 000 musiciens au total dans les 112 spectacles des douze salles : « Bashung ou Malher ? William Sheller ou les Pogues ? Lavilliers ou Caubère ? » Et *Libération* parle « d'une fébrilité médiatique et d'une frénésie affairiste ».

Le public accompagne sereinement le mouvement. On commence à peine à parler de tribus pour séparer punks, rockers, babas cool ou bourgeois, mais Le Printemps est un lieu de cohabitation. Et cette cohabitation est induite par la programmation, dont le spectre largement ouvert invite autant à la découverte qu'au rassemblement clanique. Paradoxalement, en ces années 80 qui voient les tournées anglo-saxonnes faire étape à Bourges, « l'anti-France » perd du terrain : il n'est plus systématiquement considéré comme ringard de chanter du rock en français. Et, même, tout un courant de public rejette autant le rock-variétés à la Johnny que le servile mimétisme anglo-saxon d'une certaine

branchitude rock française. La leçon qu'ils ont retenue du punk anglais et du garage américain ? Branche ta guitare et gueule ta rage ! « S'il y a un mouvement que Le Printemps a accompagné, c'est bien l'alternatif », note avec fierté Daniel Colling. La radicalité adolescente rock française a bien sûr été présente à Bourges plus tôt, avec Téléphone en 1979 et Trust en 1980. Mais, avec le rock alternatif, Le Printemps est plus accueillant encore, dès le passage des Hot Pants de Manu Chao aux Découvertes de 1986 : suivent Bérurier Noir en 1987, les Garçons Bouchers en 1988, Los Carayos en 1988, la Mano Negra en 1988 (en Tremplin) et en 1989...

Le paradoxe est que, tandis que toutes les marginalités convergent à Bourges, les politiques s'y déplacent en masse : Jack Lang a inventé en 1983 la visite ministérielle au Printemps et ses successeurs François Léotard et Philippe de Villiers, respectivement ministre et secrétaire d'Etat à la Culture, l'imitent. En 1987, par exemple, on voit en outre les communistes Jack Ralite et André Lajoinie (Georges Marchais a annulé sa venue au dernier moment, pour cause de voyage à Moscou), le ministre RPR Alain Carignon, l'ancien ministre Jack Lang et même le président de la République. François Mitterrand affirme : « J'ai su que c'était un beau spectacle où venaient des dizaines de milliers de jeunes. Ça avait donc pour moi une signification et j'ai voulu voir de plus près. » Les journaux télévisés retiennent sa rencontre avec Serge Gainsbourg, alors au sommet de sa popularité (en 1986 et 1988, il remplit deux Stadium) et qui dirige des équipes de télévision en 1987 pour la réalisation du documentaire *Springtime in Bourges*. Le maire Jacques Rimbault, quant à lui, voit, dans cette passion soudaine des hommes politiques pour le festival, « l'hommage du vice à la vertu ».

1988 est une année présidentielle. Clin d'œil à la campagne électorale, l'affiche du Printemps proclame en bleu-blanc-rouge, « Un festival pour tous les Français » au-dessus de quelques stars, déguisées en costume-cravate de candidats sur le parvis de l'Elysée : Charles Aznavour, Johnny Clegg, Frank Zappa, Serge Gainsbourg, Julien Clerc, Michel Jonasz, Manu Dibango, Boy George...

C'est cette année que l'on voit le concert le plus rempli de l'histoire du Printemps : 18 000 spectateurs au Stadium pour Johnny Clegg et Savuka. Bien sûr, les politiques sont là : Michel Rocard empruntera *Asibonanga* pour l'ouverture de ses meetings de la campagne présidentielle en cours ; et le futur maire RPR de Bourges, Serge Lepeltier, affirmera ensuite que c'est le plus beau concert qu'il verra au Printemps.

La machine du Printemps, pour énorme qu'elle fut, est fragile : le record de tous les Printemps est atteint en 1987 avec 133 000 entrées payantes. Mais seuls les Rita Mitsouko et les Communards remplissent complètement le chapiteau de 10 000 places, qui atteint une moyenne de 7 000 spectateurs. Déficit : 6,6 millions de francs.

L'année suivante, Indochine et Aznavour dépasseront à peine une demi-jauge du Stadium, qui ne sera plein que pour Serge Gainsbourg et Johnny Clegg. La présence de Def Leppard, Marillion, Barry White ou Boy George fait râler les puristes. La réduction de voilure en 1988 (88 spectacles au lieu de 112) permet

de limiter les dégâts. Mais Le Printemps plonge en 1989 : 4 millions de francs de pertes, malgré les Stadium combles de Jacques Higelin ou Stevie Wonder. On accuse la dictature du Top 50, la crise générale du spectacle vivant, la conjoncture économique... Il n'y a eu que 95 000 spectateurs payants contre 118 000 en 1988 et 133 000 en 1987. Quelques semaines après la fin de sa 13^e édition, la SARL du Printemps de Bourges dépose son bilan et se place en redressement judiciaire pour poursuivre son activité.

Vertiges post-modernes

1990 : NOUVEAU DEPART, RAP ET WORLD

Une bonne nouvelle dans l'ambiance lourde du dépôt de bilan ? Personne à Bourges, dans les collectivités locales ou au ministère de la Culture, n'imagine que Le Printemps puisse ne pas tenir sa 14^e édition, du 11 au 16 avril 1990. Mais ce festival va accoucher dans la douleur : outre le dépôt de bilan, les bureaux parisiens du Printemps sont détruits dans l'énorme incendie des Magasins généraux du quai de Seine. La cure d'amaigrissement du festival a été sévère : une quarantaine de spectacles seulement, six jours au lieu de neuf et la disparition du Stadium. C'est le Pavillon (4 000 places et architecture d'une halle des sports) qui accueillera les têtes d'affiche : Tears For Fears, Patricia Kaas, Noir Désir, Guy Bedos, Midnight Oil, les Gipsy Kings.

Cette année-là, Le Printemps commence sa complexe histoire d'amour avec le rap en accueillant Public Enemy. En 1991, une soirée légendaire réunit NTM et IAM, après une conférence de presse non moins légendaire avec Juliette Gréco, Joey Starr et Kool Shen, se découvrant mutuellement avec passion. Mais, en 1997, la salle Germinal, dévolue au rap, est le théâtre de frictions constantes : chapardeurs de billets contre spectateurs payants, resquilleurs contre service d'ordre, « entourage » pléthorique des groupes contre roadies et organisateurs...

C'est l'apogée créatrice d'une scène rap française, ou du moins le moment où le métier et les médias y croient le plus. Dès l'année suivante, le hip hop recule dans la programmation du Printemps : l'offre artistique commence à se réduire, affirment les programmeurs. Mais, de fait, Le Printemps anticipe le mouvement à venir des organisateurs de spectacle qui vont rechigner de plus en plus ouvertement à accueillir des spectacles qui suscitent tant d'incidents et de tensions. Une seule soirée, donc : Fonky Family et IAM sous le grand chapiteau, pour une soirée perturbée par des incidents constants. En 2001, ce sont les Beatnuts, sommités historiques du rap US, qui quittent la scène après qu'un des membres du groupe ait été atteint par un projectile jeté depuis la foule...

1990 est aussi l'année où se confirme une orientation majeure prise par le festival depuis quelques éditions déjà : Le Printemps de Bourges est ouvert au monde et à ses musiques – une ouverture qui n'est pas de pure forme. En effet, à l'aube des années 90, la présence de la « world » devient massive, notamment avec l'arrivée de Francis Falceto dans l'équipe de programmation. Dès les premières années, on l'a vu, Le Printemps propose de découvrir des musiques d'ailleurs, s'ouvrant de plus en plus dans toutes les directions. Lorsque la world

music devient une véritable puissance commerciale et culturelle en France, Bourges est au centre du dispositif, qu'il s'agisse de l'envol de Johnny Clegg (au Printemps en 1988), de Touré Kunda (1983, 1986), de Youssou N'Dour (1986, 1990, 1995), de Kassav' (1987, 1989) ou de Salif Keita (1986, 1988)... Le palmarès du Printemps en la matière va s'étoffer de façon spectaculaire au cours des années qui suivent. On explore l'Afrique du Nord avec Khaled (1989, 1993, 1997), Cheb Mami (1996, 2000) et Natacha Atlas (1999), l'Afrique de Ray Lema (1986, 1990), Lokua Kanza (1996) ou Aster Ke (1989), le monde créole de Danyel Waro (1992), Granmoun Lélé (1996) et Dédé Saint-Prix (1985), l'Amérique du Sud d'Yma Sumac (1992), Compay Segundo (1998) ou Yuri Buenaventura (1997), sans oublier l'Europe du Taraf de Haïdouks (1992), Madredeus (1992) ou I Muvrini (1986)...

Et le reggae ? Ce n'est curieusement pas dans les années 80 qu'il a connu ses plus belles années à Bourges. Oh, bien sûr, il y a eu Linton Kwesi Johnson dès 1984, Oku Onuara en 1985 et Jimmy Cliff en 1988. Ce sera au 21e Printemps, en 1997, qu'une soirée avec les Wailers orphelins de Bob Marley et la légende Toots & The Maytals, prévue au Pavillon (3 600 places) est déplacée au Stadium (6 500 places). Seize ans après la mort de Bob Marley, le reggae n'est plus seulement une musique venue de Jamaïque, mais un genre solidement implanté dans la culture française : dans le Stadium plein à craquer et passablement enfumé, une foule de gamins blancs chantent *leurs* tubes de reggae. En 1998, rebelote avec Steel Pulse, Linton Kwesi Johnson et Lee « Scratch » Perry. La confirmation du glissement culturel vient en 1999, quand les Gladiators, vieilles gloires jamaïcaines, n'attirent sans doute pas autant de spectateurs que les Français de Pierpoljak et Saï Saï. En 2000, Toots & the Maytals, Culture et Horace Andy sont presque éclipsés par Tiken Jah Fakoly. Et en 2003, les Anglo-saxons (Patrice, Capleton, Luciano) sont nettement moins convaincants que les hybridations françaises (Massilia Sound System, Le Peuple de l'Herbe).

1991-1998 : TOUTE LA MUSIQUE

En ces années 1990, Le Printemps affronte la complexité du marché musical en essayant d'épouser ses contours. Tâche impossible. La post-modernité approche de son apogée : dans les allées du Printemps, le grand public côtoie des tribus d'adolescents avec plus d'indifférence que de bonne intelligence ; et les choix de programmation deviennent paradoxalement plus risqués à mesure qu'on essaie de les jouer gagnants à tout coup.

L'édition de 1991 a continué à jouer la convalescence, notamment en recentrant la programmation sur la chanson française : cinq concerts des Rita Mitsouko à la Maison de la Culture, Michel Fugain en ouverture, Eddy Mitchell, Hubert-Félix Thiéfaine, Gérard Blanchard, Elmer Food Beat, les Négresses Vertes, Guesch Patti, Carole Laure, mais aussi Patrick Bruel, époque *Casser la voix*. *Libération* titre sur un festival « Bourgeoisement printanier »... Même orientation l'année suivante, entre valeurs fondamentales de la chanson française et Top 50 (Juliette Gréco, Henri Salvador, Stephan Eicher, Joe Cocker, Dave Stewart, Jacques Higelin, CharElie Couture, les Pogues avec Joe Strummer...).

D'un format plus léger, Le Printemps de Bourges manque paradoxalement de souplesse : l'autofinancement est redescendu à peine au-dessus de 20% du budget, Etat, collectivités locales et sponsors privés assurant désormais l'essentiel des ressources du Printemps. En 1993, donc, c'est le retour d'un grand chapiteau de 6 000 places, qui doit desserrer la contrainte financière et faire remonter la fréquentation. La programmation du 17^e Printemps joue les contrastes et les retournements : Suzanne Vega, Jacques Dutronc (qui chante deux soirs pour pallier l'annulation d'Etienne Daho), Michel Jonasz, Jean-Louis Aubert, Vanessa Paradis, Sade, Iron Maiden... En 1994, on peut voir dans les salles de plus grande jauge Liane Foly, Julien Clerc, Laurent Voulzy, Stephan Eicher, Rita Mitsouko, Eddy Mitchell, Alain Chamfort, Patricia Kaas. Ce dernier concert laisse un goût amer aux vieux fidèles du Printemps et de son esprit de découverte. En lever de rideau de l'étape berruyère de son « Tour de charme », se produit Pura Fé, Soni & Ladies Choice, trio de chanteuses des « nations premières » venues des Etats-Unis. Le chant est tantôt très rauque, tantôt très aigu, accompagné seulement de tambours rituels. Dès les premières notes, le public se révolte et hurle sans interruption pendant les quarante minutes de concert des trois chanteuses indiennes en costume traditionnel. Ce soir-là, l'esprit des variétés l'a emporté sur le désir de découverte.

Quand on parle d'années post-modernes au Printemps, ce n'est pas uniquement par la main tendue à la musique commerciale, mais aussi par le goût militant des surprises et de l'exploration de domaines toujours élargis. C'est Cyril LeFebvre, entré dans l'équipe de programmation en 1989 (après avoir joué au Printemps 1981) qui apporte au festival des couleurs, des répertoires, des saveurs inattendues. Son érudition, son flair, son goût des formes imprévisibles épice de surprises et de bizarreries la programmation du festival : pêle-mêle les bouleversantes retrouvailles d'Enrico Macias avec la musique arabo-andalouse de sa jeunesse, l'orchestre d'instruments jouets de Pascal Comelade, Coco Robicheaux qui boit du Tabasco pur entre les chansons, le *revival* des musique parigotes d'avant-guerre avec Paris Musette et les Primitifs du Futur, les sortilèges demi-mondains du Bal Dingue, des guitares hawaïennes et des déhanchements tahitiens...

C'est aussi Cyril LeFebvre qui découvre en Belgique un chapiteau de bois sculpté tapissé de miroirs : le Magic Mirrors qui s'installe à Bourges en 1992 va s'imposer très vite, avec ses petits frères, dans la plupart des festivals français, qui redécouvrent le plaisir convivial des soirées de cabaret. Avec Daniel Colling, ils conçoivent là les « péchés de chère », association entre musique et gastronomie, de Cesaria Evora avec sa cachupa capverdienne à Marva Wright avec son jambalaya de la Nouvelle-Orléans...

Pendant les années 90, le Magic Mirrors du Printemps est aussi au centre de l'autre vie du festival, celle des professionnels de la musique, qui s'y retrouvent tous les soirs pour des concerts programmés entre autre par Cyril LeFebvre. C'est là que journalistes, tourneurs, producteurs ou artistes verront pour la première fois Amadou et Mariam, découvriront la spectaculaire Candy Kane, les vénérables Skatalites ou le show gaulois de l'Antillais Frankie Vincent.

Plus important festival de la saison, Le Printemps décide en 1995 d'assumer d'une manière inédite le fait que de toute l'Europe convergent des centaines de professionnels qui viennent non seulement pour les concerts mais aussi pour se rencontrer et prendre des contacts. C'est pourquoi est créé Tam Tam France, salon professionnel dirigé par Fernando Ladeiro-Marquès dans l'enceinte du Printemps. Dès sa première édition, plus de 200 structures de vingt-cinq pays sont présentées. Pendant six ans, jusqu'en 2000, le salon va proposer des colloques, des expositions et des showcases, dont les premières apparitions en France de Tricky, Los Fabulosos Cadillacs ou Lords of Acid...

En 1995, se succèdent sous le grand chapiteau Francis Cabrel, Alain Souchon, MC Solaar, Simple Minds... En 1996, le 20^e Printemps propose Sting, *Starmania*, Michel Fugain, Muriel Robin, Lou Reed, Maxime Le Forestier, Renaud, Blur, une rave, Axelle Red, Catherine Lara... Bilan : 77 000 spectateurs payants, ce qui représente un taux de remplissage de 81%. L'idée de parier sur le morcèlement des publics pour les viser tous à la fois paraît défendre sa pertinence.

Les premiers avertissements tombent en 1997 : la double affiche Michel Jonasz-Jane Birkin parvient à peine à la moitié de la capacité du Stadium de 6 500 places. Mais on reste optimiste : Noir Désir, Khaled, Eels ont eu, au Pavillon ou au Palais d'Auron, des salles pleines comme un œuf, un public extatique.

En même temps, certains équilibres induits par la programmation font peine à voir : Eddy Mitchell remplit le Stadium alors que Johnny Cash, légende de la musique populaire américaine qui chante pour la dernière fois de sa vie en France, remplit à peine le Palais d'Auron (2400 places). Et la direction peine à défendre le concert de Worlds Apart donné l'après-midi sous le Stadium pour le jeune public.

L'édifice post-moderne s'effondre en 1998. C'est l'année de la Coupe du monde et les sponsors privés ont beaucoup investi dans le football. Le budget prévisionnel se boucle difficilement et le festival est ramené à cinq jours au lieu de six. Le format est pourtant resté ambitieux, éclectique, branché sur tous les succès du moment dans tous les genres.

Ainsi, le vendredi soir, vers 23h30, dix spectacles ont lieu en même temps, réunissant 15 000 spectateurs : nuit reggae au Stadium, Jamel au théâtre Jacques-Cœur, Nuit du Zapping au Pavillon, concert de piano classique d'Alexandre Tharaud au Duc-Jean...

Mais, à cette heure-là, le rock contemplatif et bruitiste de Mogwai ou le blues bouleversant de Greg Brown passent quasiment inaperçus. Les critiques grincent des dents : Le Printemps, qui voulait faire se mêler les publics et leur proposer de nouvelles sensations, ne perd-il pas de vue ces objectifs ?

Certes, c'est l'année où Louise Attaque gagne ses galons de groupe majeur du rock français, deux ans après un passage dans le « off ». Mais le 22^e Printemps a commencé par deux jours de pluie diluvienne ininterrompue et les variétés ont trahi, notamment avec l'échec de la soirée Nougaro-Alabina au Stadium. 71 000 billets, c'est beaucoup, dans l'absolu. Mais le taux de remplissage passe juste sous les 80%. Les pertes sont de deux millions de francs. Avec les reports de pertes antérieures, le déficit cumulé s'élève à quatre millions de francs.

Le Printemps de Bourges serait une entreprise « comme les autres » qu'il lui faudrait une fois de plus déposer le bilan.

Sa majesté le Printemps de Bourges

1999 : RETOUR VERS LE FUTUR

Oui, mais ce festival n'est pas une entreprise comme les autres. Quand, dans le métier, on dit : « Bourges a fait faillite », c'est pour dire aussitôt qu'il n'est pas question de laisser faire. Le ministère de la Culture et les organismes professionnels se penchent sur Le Printemps. L'analyse de Daniel Colling est simple : le festival, une fois de plus, est devenu trop gros, mais surtout son identité artistique n'est plus lisible. En quelques mois, il convainc les pouvoirs publics d'aider le festival en contrepartie d'un nouveau projet artistique : c'est un véritable pari. La jauge maximale du festival, qui approchait les 100 000 spectateurs potentiels, est réduite de moitié. Le Printemps se recentre sur sa vocation originale, qui est d'être au plus près des évolutions nouvelles de la musique populaire – et surtout de ses publics. Pour ce faire, Daniel Colling fait appel à Christophe Davy dit « Doudou » et Manu Barron pour la programmation. Avec ces deux là, on revient à l'instantané sportif, au photo-reportage, à l'épreuve d'artiste – les anciens titres de gloire du Printemps qu'il faut retrouver. Le renouvellement n'est d'ailleurs pas une évidence pour tout le monde : avec son air de gamin timide, Manu Barron se fait refouler à un contrôle par des agents de sécurité du Printemps, qui ne veulent pas croire que le sésame des sésames, la fameuse carte d'accès rouge avec un gros point noir, soit portée par quelqu'un d'aussi jeune. Tout un symbole...

Le format du festival a été remodelé : l'équilibre financier est fixé par François Clavel - le grand argentier du Printemps de Bourges et bras droit de Daniel Colling depuis 1986 - à 48 000 entrées payantes. Comme 40 000 billets ont été pré-vendus avant le premier concert, l'ambiance est curieusement détendue dans les rangs de l'équipe du Printemps, qui ne se soucie plus que de la bonne marche au quotidien du festival et qui, surtout, est accablée de louanges et de compliments de la presse et des professionnels. Le printemps est revenu au Printemps !

Il est vrai que cette 23^e édition est un rêve de festivalier. Zebda mène une affiche prodigieuse sous l'intitulé « communauté de motivés » à l'Igloo, le nouveau grand chapiteau, avec Asian Dub Foundation, Audioactive, Clotaire K en prélude à leur cocktail de ska, raggamuffin et Méditerranée à la sauce toulousaine. State of Bengale, Smog, Yann Tiersen, Sinsemilia, Oxmo Puccino, les Ogres de Barback, les Hurllements d'Léo, Elliott Smith, Tryo, Calexico, Cornelius, The Divine Comedy, Deus, Rinôçérôse ou les saisissants Atari Teenage Riot montrent les figures changeantes et les promesses révolutionnaires des musiques du moment.

C'est l'unanimité critique. *Le Figaro* note : « Moins opulent, moins démonstratif, moins spectaculaire, le Printemps de Bourges est devenu artistiquement plus riche, intellectuellement plus honnête. Le paradoxe est que c'est en prenant le risque de la nouveauté que le festival semble assurer sa

pérennité. » Une seule polémique dans les allées du Printemps : le concert de rock calciné de Dominique A, qui vient de sortir l'album *Remué*, était-il raté ou parfaitement maîtrisé ?

2000-2002 : LE REDRESSEMENT

Le Printemps 2000 suit sur cette lancée : Louise Attaque en ouverture, Alain Souchon en clôture, un concert de Lou Reed en solo qui restera dans les annales du festival... Et l'actualité française du moment, toujours riche et stimulante : Thomas Fersen, Dionysos, La Tordue, Joseph Racaille, Casse-Pipe, Arielle... Et Le Printemps retrouve son mélange de curiosité et d'opportunisme en accueillant un des événements musicaux les plus commentés de l'année : la première exécution en public de la musique écrite par Bruno Coulais pour le film *Himalaya, l'enfance d'un chef*, avec deux lamas tibétains, les six chanteurs corses d'A Filetta, deux claviers, trois percussionnistes, un violoncelliste et un guitariste. Et quelques autres moments d'exception : l'écrivain Michel Houellebecq en scène avec l'AS Dragon de Bertrand Burgalat, Anna Karina ramenée à la chanson par Katerine, Arno qui reçoit en guest stars Adamo et Miossec...

L'ouverture du Printemps 2001 peut être lue comme un manifeste : sous l'Igloo, le nouveau grand chapiteau, place à Placebo, idole d'une génération adolescente qui ne lit plus L'autre côté du miroir ; à la Maison de la Culture, la grande Ingrid Caven alors dans un court retour à la scène. « L'idée est de défendre du pointu sous les évidences, explique Manu Barron. Par exemple, on ne pouvait pas ne pas avoir Henri Salvador. Mais, au vu de ce qui est sorti cette année, en disque ou sur scène, c'est la seule chose qui s'imposait vraiment. » Pourtant, la plupart des événements d'importance dans la musique française hors variété sont repérés par Le Printemps : Yann Tiersen et Têtes Raides pour le format « disque d'or », l'envol du rock-chanson-world citoyen (100% Collègues, Mickey 3D), le retour conjoint des douceurs (Bebel Gilberto, Keren Ann) et de la folie (Emir Kusturica & The No Smoking Orchestra, Sandy Dillon & Hector Zazou, Bertrand Burgalat), le dérèglement psychique considéré comme une richesse artistique (Goldfrapp, Experience) et l'invention d'une géographie culturelle nouvelle (Souad Massi, Badmarsh & Shri, Anjali)... Et le temps des expériences est revenu : à la Cathédrale, se confrontent la musique médiévale de l'ensemble Organum et l'électro downtempo de Pôle. La défection de Vanessa Paradis, quelques semaines avant le festival, laisse de marbre les programmeurs : le public du Printemps ne s'intéresse plus aux musiques télévisables et aux vedettes « people ».

C'est aussi l'année d'un événement incongru : en plein midi, à l'heure des premières Découvertes de la journée, la neige tombe sur Bourges. En cinquante minutes, un manteau blanc épais de quelques centimètres qui tiendra quelques heures sur les toits de voiture, mais bien encore deux ou trois jours dans toutes les conversations...

En 2002, pour la dernière année de son plan de redressement, Le Printemps joue la prudence : les finances ont failli déraiser en 2001 à cause du décalage des dates du festival par rapport à certaines zones de vacances. Alors, au lieu

de soixante concerts dans dix salles, ce sera quarante concerts dans sept salles, ce qui constitue la moins abondante programmation depuis la fin des années 70. Mais le programme est alléchant, et confirme le progressif – mais involontaire, jurent Manu Barron et « Doudou » Davy – recentrage sur les artistes français : chaque soir, des têtes d'affiche enthousiasmantes (Jean-Louis Murat, Christophe, Brigitte Fontaine, Tiken Jah Fakoly, Steel Pulse, Garbage, Yann Tiersen) ou, au pire, estimables (Sinclair, Mass Hysteria, The Cranberries), des choix à la fois pointus et peu dangereux (Bénabar pour son premier passage à Bourges, Dionysos, Miossec, Tarmac, Les Valentins, Roudoudou, Bumcello, Gotan Project, La Ruda Salska, Rokia Traoré, Susheela Raman), des confrontations dans le domaine de l'électro entre un « ancien » et un jeunot (comme la rencontre de Jean-Michel Jarre et Soul Designer) ou un concert à la Cathédrale partagé entre le très classique Quatuor Mosaiques et le duo électro d'Irmin Schmidt & Kumo. Autre innovation, le dimanche de clôture du festival devient gratuit avec des groupes festifs (Les Ogres de Barback et Les Hurlements d'Léo, Ceux qui marchent debout, Les Fils de Teuhpu) sous le grand chapiteau, l'Orchestre de Tours-Région Centre au Palais d'Auron et des batucadas dans toute la ville.

Au final, tout le monde note que ce Printemps au régime sec est passé près de la grimace : pas assez de concerts ; heureusement, ils étaient formidables. Même le plateau de métal français a suscité l'enthousiasme du *Monde* et du *Figaro* dont les envoyés spéciaux ont cédé au charme de la chanteuse de X Syndicate, jeune blonde aux cheveux frisouillants et à la voix de sorcière. Financièrement ? Bingo ! Avec 51 400 spectateurs payants, Le Printemps est 4 000 billets au-dessus de l'équilibre : le pari de 1999 est gagné ! Cela ne veut pas dire qu'il va se lancer désormais dans une cure de grossissement : 2003 devra être raisonnable.

2003-2005 : LE PRINTEMPS REVENU A LUI

En effet, s'il y a eu une légère augmentation du budget artistique, elle ne se transcrit pas en gros noms sur l'affiche 2003. Le 27^e Printemps ne se donne guère de stars : Massive Attack en ouverture, Zazie et Keziah Jones le mercredi, Renaud le jeudi, Dionysos et Placebo le samedi... Les programmeurs proposent quelques gags comme, à La Hune, grande salle de la Maison de la Culture, le rock bruitiste et abstrait de Jackie O Motherfucker en ouverture de Vincent Delerm, tout à la gloire naissante apportée par *Fanny Ardant et moi*. On découvre ce soir-là que les sonneries de portables peuvent avantageusement remplacer, pour le spectateur impatient, le traditionnel sifflement entre les doigts. Le duo belge 2 Many DJ's réalise une époustouflante démonstration de mix sauvage et, après ses passages en 2000 et 2002, Dionysos est de retour sous le grand chapiteau (c'est le Phénix de 6 000 places qui remplace l'Igloo), contraignant Placebo, qui le suit, à se donner plus encore que d'habitude. Avec 61 604 spectateurs pour quarante-deux spectacles, le taux de remplissage atteint les 97% : Le Printemps est sorti de l'ornière.

Aussi Le Printemps de Bourges 2004 fait-il figure d'oasis de sérénité dans un panorama des festivals ravagé par la crise des intermittents. Les Têtes Raides, artistes associés au Printemps (du dessin de l'affiche à une série de concerts

impromptus), lui rendent des couleurs fièrement politiques qu'il n'avait pas connues depuis ses premières années, notamment avec l'accueil d'un « Avis de K.O. social » militant et musical. La programmation fait le compte de la puissance de la nouvelle scène française, qui arrive à une florissante maturité artistique et commerciale : Bénabar, Dominique A, Thomas Fersen, Sanseverino, Cali, Jeanne Cherhal, Loïc Lantoin, Alexis HK... Et deux gros « buzz » rock subissent l'épreuve de vérité : couronnement pour Franz Ferdinand et dégonflage pour Melissa Auf Der Maur. Le bilan est souriant : avec un peu plus de 50 000 places payantes, le taux de remplissage atteint les 99,4%.

Au passage, Le Printemps vient même d'inventer une nouvelle formule de concerts-promenades, les « escapades », qui conduisent artistes et spectateurs en bus anglais dans des lieux insolites du département du Cher. Les caves de la Mignonne, à Sancerre, accueillent ainsi Têtes Raides en 2004 ou, l'année suivante, le plus chic des concerts de l'année, avec Vincent Delerm, Albin de la Simone et Mathieu Boogaerts.

Dès lors, Sa Majesté Le Printemps de Bourges se porte bien. Pour sa 29^e édition, en 2005, les quarante-trois spectacles dans onze lieux, sous la direction artistique de « Doudou » Davy entouré de deux nouveaux venus Jean-Michel Dupas et Patrick Budzinski attirent 53 000 spectateurs payants, outre la foule du grand concert gratuit du dimanche avec Massilia Sound System. Les plus grosses stars ? Bernard Lavilliers et Gérald de Palmas. Pour le reste, la programmation exprime l'opulence tranquille des musiques populaires d'aujourd'hui : diversité des genres, ouverture des esthétiques et des publics – Kasabian, Bloc Party, Interpol, Jean-Louis Murat, Camille, Pascal of Bollywood, Rufus Wainwright, Keren Ann, Mass Hysteria, Asian Dub Foundation, Th' Legendary Shack Shakers.

Ce n'est pas tout à fait la même chose qu'en 1977, évidemment. Mais ce n'est pas vraiment différent : peu de ces gens-là passent à la télévision (même s'il y a le câble, même s'il y a le satellite), on ne les entend pas très souvent à la radio, à quelques exceptions près... Et les rassembler est déjà, en soi, une audace. Ainsi, restera en mémoire la venue inspirée des vénérables Blind Boys of Alabama sous la grande toile du Phénix, entre le ska punk des Caméléons et l'orthodoxe reggae anglais de Steel Pulse. Devant eux, des milliers de gamins qui savaient peu de choses des negro spirituals et que personne n'aurait convaincu d'aller écouter des chants religieux interprétés par des artistes qui ont l'âge de leurs grands-parents. Encore un miracle, ici à Bourges : la musique qui déborde de la musique, le public qui s'invente une nouvelle culture, les artistes à qui l'on propose d'oser différemment. Une histoire de printemps...

A venir une édition 2006 des plus prometteuses dont l'identité artistique reste fidèle à ses dernières années, où l'audace n'hésite pas à côtoyer en toile de fond le passé. Du métal de Mike Patton à l'hommage à Léo Ferré le même jour... Trentième anniversaire oblige !